

Richard III
ou
La Couronne pourpre

Seul en scène
de
François-Xavier TORRE

Copyright : 2PNR1M9

IMPORTANT

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

François-Xavier TORRE
11 Rue du Moulin – 89140 Michery - 07 81 07 89 37
Mail : fxt.art@gmail.com
site internet : <http://francoisxaviertorre.com>

Toute interprétation doit faire l'objet d'une « demande d'autorisation » auprès de la SACD
www.sacd.fr

Copyright : 2PNR1M9

Richard III

ou

La Couronne pourpre

Seul en scène
de François-Xavier Torre

***Pitch** : ascension et chute de Richard Plantagenêt, duc d'York et de Gloucester, futur Richard III, roi d'Angleterre.*

***NB** : Chaque scène représentera un lieu et une temporalité du personnage.
Exemple de lieux : les appartements de Richard La salle de trône. Alcôves et couloirs. Jardin, bosquets et labyrinthe. Cellule d'une prison. Toit de la tour de Londres. Champs de batailles, etc.*

Les scènes dialoguées entre Richard et son frère Clarence seront interprétés par le même comédien, mais le metteur en scène peut tout aussi choisir de faire jouer quelqu'un d'autre en supplément du rôle principal.

Ou, s'il en a les moyens, d'utiliser la projection d'un hologramme... où le comédien principal interprétera filmé le rôle de Clarence.

Scène 1

Le pouvoir...

Scène vide, plongée dans le noir.

Richard apparaît entre ombre et lumière, comme un spectre, et petit à petit, et à mesure qu'il parle, il prend forme...

Le pouvoir...

Le pouvoir est comme une lame aiguisée, prête à fendre, et occire tout danger, à portée de trône... Il coupe court à toute velléité d'ennemis sans visage, ou, si ces masques sont familiers, portant des traits familiaux, il doit devenir l'instrument de leur disparition ; les tuer dans l'œuf avant qu'ils ne grandissent, prennent à leur tour les armes, et devenir moi.

Il n'y a qu'un moi, c'est moi. Et, personne d'autre.

Une place chère payée ; une place qui m'est due depuis mon enfance. Je suis de sang royal sous ces oripeaux dégrossis, que la Nature a choisi d'ignorer, me laissant de côté, dans la lie immonde de son injuste règne. Si je n'étais pas né sous des étendards princiers, je serais mort étouffé dès mon plus jeune âge, sans pouvoir prouver ma valeur.

Mais, servir cette couronne, de roses pourpres et immaculées, d'épines acérées, sanglantes, qui sèchent au soleil d'une nouvelle pause avant un nouveau conflit, n'a d'intérêt que si j'en porte son emblème. Ce diadème se ceint aujourd'hui d'une paix dont je fus le digne stratège, mettant à genoux nos ennemis d'hier, alors que les plus dangereux sont dans les alcôves de ce palais d'York, dans les chambres du château, à planifier sur l'oreiller leurs noirs desseins, dès plus néfastes, pour le pays et la Couronne.

Je les connais tous très bien, sous leurs apparats clinquants, aux toilettes parfumées, cachant leur crasse, dans leur bassesse de noble, dans leur lâcheté à particule, sous les oripeaux d'idées sombres de complotisme aiguë, mais que la plupart ne font que rêver, tel un fantasme d'adolescent boutonneux, ou tel un cauchemar sanglant au parfum de poison coulant dans leur veine, leur laissant un goût amer au réveil.

Je les connais tous par cœur, à force d'avoir été l'ombre de leurs médisances ; je suis devenu la noirceur de leur statut de nobliaux sans éclats, sans ambition, et qui s'évitent de se salir les mains, de se tacher la robe, en m'envoyant faire la besogne assassine...

Mais moi, le demi-homme nocturne, qui suit leur ombre néfaste, qui partage leur Cour et parades, au sang écarlate ; moi, Richard, duc de Gloucester, qui n'a pas

l'avantage d'en imposer naturellement, qui manque d'élégance où, dans leurs yeux se reflètent une honte à leur sang de haute lignée, alors que nous festoyons à la même table, et que, sous les costumes de scène, se cache toute l'imposture d'un nom, d'une famille, d'une auréole de pierres précieuses, d'un royaume ; eh bien, moi, le prince sans nom, qu'on oublie à peine vue, à peine croisé, je vais leur montrer ce qu'est le pouvoir.

Celui du fer qui, dans ses mains en crochet, leur donnera le goût à la servitude, à la trahison de cette paix oisive dont aucun ne mérite, et qui fait écho à leur obéissance de petits marquis.

L'ennemi n'est plus à nos portes, il vit entre ses murs. Il est frère, cousin, fils, et je vais de ce pas leur offrir un visage, une figure, que d'ordinaire personne ne remarque, personne ne soupçonne, méprisé depuis ma naissance, alors que j'ai autant de mérite qu'eux !

Je vais leur montrer que cette couronne est mon titre.

Mon joyau.

Leur défaite.

Scène 2

Le plan

Pièce en sous-sol, faites de pierre de taille.

On dirait les cuisines d'un château, mais ce sont les appartements secrets de Richard. Au fur et à mesure qu'il parle, derrière lui, sur les murs, apparaît la carte du royaume d'Angleterre couvert d'un arbre généalogique, où chaque nom est entouré de dates, de lieux, d'une armoirie...

C'est une vue d'ensemble de son plan machiavélique pour atteindre le trône, et devenir Roi.

Je ne sais si ce sont les planètes qui ont jouées sur le sort des monarques de ce pays, mais une chose est sûre : le roi se meurt.

Mon frère, le roi Édouard IV, gémit dans son lit de soie pourpre et humide, donnant du râle à chaque fois qu'il ouvre la bouche pour dire un mot ; il n'est plus que souffle mortifère dans son âge avancé, qui n'a pas supporté son dernier festin, célébrant sa victoire sur cette guerre des Deux-Roses interminables et fratricides. Un repas indigeste, trop salé, cachant quelques gouttes de ciguë dans son assiette royale... préparée avec soin, dans les cuisines du château, par ses fidèles cuisiniers.

Un goûteur pourtant était en charge de prendre la première bouchée, pour chaque plat servi à sa Majesté.

Un pion sacrifié pour la sauvegarde d'une tête royale.

Un goûteur qui devait sans doute avoir bu l'antidote avant.

Un goûteur qui, depuis cette soirée funeste où la musique fut étouffée par les cris inhumains de mon frère, s'écroulant sur les mets présentés, la tête la première dans un plat en sauce, disparu comme une ombre, comme un suaire fantomatique qui n'avait que pour unique mission, celle de rendre ce service...

Son corps a rejoint un autre festin, celui des cochons ; et les miens ont un appétit royal.

Le plan était aussi de trouver une main lourde, discrète, qui, dans le dos des cuistots, versait quelques gouttes d'une fiole mortelle, ou peut-être a-t-elle été vidée, de peur que, mélanger aux plats, le résultat de sa chute souhaitée ne soit sans effet...

Moi qui pensais que sa mort serait rapide, il n'en est rien. Ses douleurs sont à l'image de son agonie : lancinante, se vidant de son sang par tous ses pores, à la hauteur d'un monarque décrépi, usé, un épouvantail de sang, qui résiste en vain de se croire un surhomme parce qu'il porte une couronne. Mais, son serre-tête bientôt sera mortuaire.

On a bien évidemment cherché un coupable, et qui de plus loyale, de plus proche, de plus envieux que mon autre frère, Le Duc Clarence, qui ne fit aucun impair jusqu'à présent, fidèle en tout lieu et en tout événement, consacrant sa vie à la famille, gardant son honneur intact, telle une vierge à son hymen, marchant dans une intégrité sans faille, qui laisse dans son sillage une image de futur roi d'Angleterre, comme le paysan cultivant sa terre, les pieds dans la glaise, dans la boue, et aussi dans le verbe, une empreinte portée à travers le pays, mais qui faisait aussi de l'ombre ; un homme aimé, respecté, un mari et père aimant ; un être admirable, bien sous tout rapport, mais qui, j'en ai bien peur, sera, par une malheureuse lettre anonyme, calomnieuse à souhait, le traître au royaume, par quelque complot qu'un scélérat a donné en pâture, dans des bruits de couloir, et qui firent écho jusqu'aux oreilles du Roi, pointant de ses doigts osseux et gantés de bagues le vil assassin...

Pauvre... Pauvre frère Clarence... Toi... un fidèle de chez fidèle, qui donnerait sa vie pour la couronne, tu vas en avoir l'occasion... par ta disgrâce... parce que tu étais sur mon chemin ; quelques mots sur du papier, ton sceau princier imité, et te voilà accusé, bafoué, conspué, t'habillant de trahison, et qui conduit, à peine la lettre reçue, vers la tour de Londres... pour attendre ton procès.

Un procès biaisé par mes soins...

Un peu de cire, un parchemin avec le filigrane familial, volé en toute discrétion, et le tour était joué.

Un jeu d'enfant...

Ma première pierre.

Mon premier acte de rébellion envers cette famille d'York.

Et couper l'herbe sous les pieds de mon frère, faire écrouler ses rêves de régence, et de trône, me donne quelques plaisirs inavoués, que je garde pour moi. La pudeur me farde bien, quand elle m'arrange, ou que la situation s'y prête.

Je vais de ce pas d'ailleurs à la tour de Londres défendre la cause de mon frère, tandis que mes mains signeront assurément son arrêt de mort, et s'appêtent à faire tomber le pion suivant...

Je suis peiné pourtant. J'aimais mon frère. Il n'aurait pas été de sang royal, il serait devenu mon allié, et il aurait eu la vie sauve. Condamné à mort parce que de la même famille, quelle ironie du sort.

La mort est au pouvoir son instrument.

Et mon cher Clarence va en faire les frais.

Cette nuit. Il mourra dans sa cellule, avant qu'un quelconque procès ne voit le jour. Tout est écrit à d'avance, par ordre du roi lui-même. Les signatures sont des jeux du dupe pour un homme comme moi, préparant mon ascension, ma conquête, depuis fort longtemps...

Ma chambre, la non-officielle, celle qui n'existe que sous les douves du château, à la discrétion de tous, s'est noircie de ses murs un plan si vaste qu'il les tapisse tous.

Le pouvoir est un jeu d'ombres tentaculaire, et je viens de lancer ma première membrane meurtrière... aux allures de coups du sort !

Petit déjà, j'aimais beaucoup les plans, et j'étais imbattable aux jeux de stratégie militaire. Mes frères, sœurs, et cousins, auraient dû se méfier. L'amusement devint mon gagne-pain à la longue, et j'en applique les règles à la lettre, dans toute sa puissance destructrice.

Rien n'est joué d'avance. Rien n'est écrit non plus. Mais, plus on est préparé, plus déplacer les pièces devient facile. Et, quand gagner devient une obsession, que le pouvoir se nourrit pendant des décennies, il se déhanche dans une danse macabre, jouant du tempo à chaque coup porté.

Cette pièce maîtresse est donc mon frère, bientôt mis en terre, qui toute sa vie a défendu l'Angleterre, toujours en avant poste, toujours en vigie, et qui s'est fait surprendre par de simples pions, contrôlés par un fou agissant en cachette pour lui damer la place.

Une place qui me revient.

Le fou... c'est moi !

Scène 3

Tour de Londres

Une cellule de la tour de Londres.

Richard rend visite à son frère Clarence.

(Le comédien jouera les deux rôles.)

Richard — Mon frère...

Clarence — Tu viens m'informer de la sentence ?

Richard — Je viens prendre de tes nouvelles.

Clarence — C'est tout à ton honneur mon cher Richard Je t'ai toujours trouvé fidèle, à la famille, et à la couronne.

Richard — L'équilibre du royaume est à ce prix. La guerre des Deux-Roses n'a que trop duré, Clarence. Comprends qu'il fallait que cela cesse. Le pays tombe en miette et l'ennemi outre manche s'apprête à en profiter, ainsi que nos voisins écossais et de Galle.

Clarence — Tu es donc l'instigateur de cette mascarade ! Moi, à la tour ! Moi, qui est tout donné pour ce pays, pour ce sceptre. Combien ai-je sacrifié d'hommes, de terres, d'idées, pour les caprices d'un monarque ? Et les lubies d'une famille ?

Richard — Beaucoup trop, mon frère adoré. Je le sais que trop bien. J'ai battu à tes côtés.

Clarence — Tu t'es battu dans les deux camps.

Richard — Pour remettre ma vie en jeu à chaque bataille... Et pour gagner quoi ? Dès que l'un prenait le dessus, l'autre fuyait, pour mieux revenir ensuite, avec plus d'hommes, plus de fers et de sang à verser. Tu appelles ça une victoire ? Vous vous êtes guerroyé tout au long de votre vie, utilisant tout ce que vous aviez sous votre main princière pour assouvir votre désir de pouvoir... Qui de vous deux ne m'a pas utilisé dans votre soif de trône ? Qui n'a pas rêvé que je meure sur le champ de bataille, pour éliminer un concurrent ?

Clarence — Mais...

Richard — Tais-toi ! Tu vas dire une bêtise. Je vous aime tous les deux. Mais cette guerre a ruiné un pays, et je me suis lassé de vos turpitudes permanentes. Tu étais le plus sage de tous les frères, et tu fus le premier à trahir la famille ! Et c'est moi que tu

accuses ? Tu aurais pu être un grand Roi, Clarence. Mais la patience n'est pas un trait qui caractérise cette famille. Vous devez tout prendre par force, sans en assumer les conséquences.

Clarence — Et tu as décidé d'y mettre un terme.

Richard — J'ai arrêté une folie meurtrière.

Clarence — Édouard est fou ! Tu le sais aussi bien que moi. Et d'une couardise sans nom !

Richard — Je sais tout ça. Mais son heure aussi a sonné. Tout comme la tienne.

Clarence — Tu nous élimines, tous les deux.

Richard — Je vous écarte de l'échiquier, en effet. Je protège le royaume de ses fous les plus dangereux.

Clarence — Et toi, tu ne l'es pas, peut-être ?

Richard — Je parais fou. Mon physique m'apporte cet avantage. Mais, en comparaison avec les autres membres de la famille, je reste un enfant de chœur.

Clarence — Jusqu'au jour où tu goûteras toi aussi au trône.

Richard — Le trône n'est qu'un instrument. Un ornement de plus. Il n'est qu'accessoire.

Clarence — Que cherches-tu donc ?

Richard — Le respect.

Clarence — En éliminant les membres de ta famille ?

Richard — En faisant le ménage, une dernière fois. Dans cette famille, j'ai toujours été considéré comme un écuyer des écuries d'Augias... à nettoyer l'excrément royal qui sortait de vos esprits malades. Une corvée, plutôt qu'un honneur. J'ai pourtant fait preuve d'allégeance à plus d'un titre, mais rien n'y fit. Je suis toujours resté le palefrenier de la fratrie.

Clarence — Tu me détestes tant que ça ? Je t'ai défendu pourtant !

Richard — Pour ta cause ! Et non pour la mienne. Je servais tes intérêts. Et, vous l'avez tous fait ! Pas un seul d'entre vous a pensé à moi. Non. J'étais le serviteur de ses marquis et princes, et du Roi lui-même. Un roi qui fatigue, et se meurt à présent. Tu aurais patienté, tu aurais pris sa place. Mais, l'empressement, tes désaccords à la cour, t'ont marqué au fer rouge.

Clarence — La cible était vite trouvée.

Richard — Tu commences à comprendre. Il t'en aura fallu du temps...

Clarence — Je n'ai pas un esprit aussi torturé que le tien.

Richard — Mon esprit est brillant, mon cher Clarence ! Il est un art de la guerre qu'aucun de vous n'a compris, n'a pu mesurer l'importance. Se battre l'épée à la main est facile au final. Les pions sont souvent sacrifiés en premier. Toute la stratégie est de jouer en défense, pour mieux jouer en attaque.

Clarence — J'ai raison. Tu es venu pour m'annoncer la sentence.

Richard — Le roi en a décidé ainsi. J'ai défendu ta cause, autant que tu l'as fait pour moi.

Clarence — Et ?

Richard — La mort est la seule alternative, mon frère. Et je connais ton penchant pour la boisson, alors j'ai choisi pour toi. Ça nous fera gagner du temps.

Clarence — Mourir dans l'alcool ?

Richard — J'ai trouvé des hommes... des soiffards de la pire espèce, des habitués d'estaminets qui t'accompagneront toute au long de la nuit. Ils t'aideront à te saouler... même de force s'il le faut. Mais, tu mourras cette nuit. Alors profite de boire jusqu'à plus soif.

Clarence — Je pourrais me jeter du haut de cette tour ?

Richard — La lâcheté n'est pas dans ton caractère, mon frère. Et, tu aimes trop la boisson pour arrêter maintenant. C'est ton péché mignon, ta faiblesse de seigneur...

Clarence — Que va devenir Isabelle ? Et les enfants ?

Richard — Ils n'ont rien à voir à l'affaire. Ils garderont leurs avantages, et titres de noblesses. Ils n'ont rien à voir avec vos querelles fratricides. Et, si cela peut te consoler, je les protégerai des coups tordus des autres membres de la famille.

Clarence — Tu ne leur feras aucun mal ?

Richard — C'est juré !

Clarence — Jure-le sur la bible.

Richard — Moi, Richard Plantagenêt, duc d'York et de Gloucester, je ne toucherai aucun des cheveux de la future veuve et des orphelins du sieur Clarence ici présent. Mais, il y a une condition à cette protection.

Clarence — Je t'écoute.

Richard — Isabelle, comme tes enfants, ne prétendront à aucun couronnement futur.

Clarence — Mais, mes enfants sont...

Richard — Des bâtards royaux. Ton accusation sur l'empoisonnement de ton frère a tâché à jamais la lignée. Ordre du Roi sur son lit de mourant.

Clarence — Il plaisante !

Richard — C'est une farce macabre... Je te l'accorde. Mais, son sceau est sur le document. L'ordre est officiel.

Clarence — Je ne laisserai pas faire...

Richard — Tu meurs cette nuit, Clarence.

Clarence — J'ai encore des alliés au sein de la Cour.

Richard — Ils t'ont tourné le dos. Tous ont validé ta condamnation. Je suis le seul frère, et ami qu'il te reste. Sans mon intervention, ta femme et tes enfants t'accompagnaient ce soir même. Je ferais en sorte qu'ils ne manquent de rien. Je t'en fais le serment, d'un frère à un frère. Ta famille sera sous la protection du secret.

Clarence — Je n'accorde plus grand intérêt à la fratrie, Richard

Richard — Je n'en ai jamais accordé non plus. Mais, nous sommes de lignée royale. Nous avons le devoir de préserver la Couronne, la bannière, ses terres, de ses ennemis extérieurs...

Clarence — Comme intérieurs...

Richard — Adieu mon frère.

Clarence — Adieu, Richard Quel vin tu m'as laissé ?

Richard — Une barrique entière, si large, qu'on s'y noierait...

Scène 4 Le fou du Roi

Couloir du château.

Richard déambule entre des colonnes, l'ombre d'un roi à ses côtés apparaissant par moment, comme s'il lui offrait ses conseils.

On m'a toujours considéré comme l'ombre du mal aimé. Alors pourquoi changer ? J'ai appris très vite que cette idée noire et reçue, aux reliefs mouvants, pouvait facilement prendre les formes que je voulais, et faire en sorte que cette marque de naissance devient aussi un avantage, plutôt qu'un fardeau.

Un handicap qui me permet de noyer le poisson le moment voulu !

Un fou du Roi se joue souvent de son statut, de sa place si particulière que parfois, on se demande si le monarque n'est pas plus fou que son clown anonyme, singeant pour être drôle, pour se donner en spectacle, ou simplement pour montrer aux marquis qui l'entourent qu'il est tout autant à sa place que la leur.

Un fou peut conseiller le roi, autant que les officiels siégeant à la table du Conseil ; et j'ai souvent eu le privilège d'avoir obtenu son oreille, une écoute discrète, entre deux colonnes, sous les pavillons d'une alcôve, dans des jardins d'hiver, tard dans la nuit, quand mon père, de par ses insomnies, errait comme un fantôme dans les couloirs du château, en ma charmante compagnie... à fomenter des complots, à en déjouer d'autres, pour garder le contrôle, pour rester sur son trône.

De jour, la caste le vénérât et le craignait en conseil, et la nuit venue, elle lui souhaitait sa mort, dans des assemblées secrètes, ou encore sur l'oreiller.

Et après mon père, j'ai continué à jouer du costume et de ses grelots aux pantomimes inoffensifs, auprès de mon frère Édouard IV, pour le manipuler tout autant...

Des plans nocturnes que j'applique encore et toujours. Le fou que je suis, à leurs yeux, à l'avantage de posséder une grande mémoire, et, stratège incontesté aujourd'hui, je déplace mes pièces à ma convenance, sans attendre la décision d'un pantin royal.

Le fou reste toujours tapi dans l'ombre avant de frapper le cœur de l'adversaire, sacrifiant des pions à sa solde, ou des cavaliers fidèles tel que mon frère Clarence.

C'était un très bon cavalier, montant monture et batailles, et défendant corps et âmes au Royaume. Il était le point d'orgue à l'équilibre de nos terres.

Il aurait pu me servir plus longtemps, être à ma solde, mais Édouard mourant, il devenait de facto le nouveau monarque.

Et, bien que fidèle frère, il aurait très bien pu m'écarter du conseil, proche du pouvoir, m'envoyant en territoires français pour me faire trouer la peau des lances de nos ennemis d'outre-manche.

Ou bien, j'aurai pu aussi être son bras droit si je l'avais laissé vivre, si j'avais laissé la hiérarchie du sang appliquer ses règles royales.

Mais, d'un choix à un autre, j'ai préféré m'offrir celui de prendre sa place !

Clarence, ce rempart contre la barbarie, contre la folie, contre la déraison, vient de s'écrouler.

Il n'y a rien de plus jouissif que la trahison des siens. On montre du doigt un ennemi extérieur, et on frappe dans l'ombre au moment opportun.

Traître à la nation est un crime de lèse-majesté quand on est de sang royal. J'ai défendu sa cause devant la cour, pour faire bonne figure, mais le jugement fût sans appel. J'ai fait en sorte qu'il le soit.

La mort de mon frère est inévitable. Il ne peut en être autrement. Sa disparition me rapprochera d'une nouvelle marche vers le pouvoir suprême, siégeant officiellement dans les conseils de la Cour, et non dans son antichambre.

Sa vie qui ne m'aura pas coûté cher, comparativement aux deux fripouilles qu'on retrouvera à leur tour morts et baignant dans leur sang dans les rues sordides et crasseuses d'où je les ai trouvés.

Un acte qui permettrait d'effacer mes traces du forfait commis.

Scène 5

La belle-sœur

Jardin du château.

Parc. Labyrinthe de buis.

Au fur et à mesure que Richard se raconte, en ombre chinoise apparaît la silhouette d'Isabelle Neville, femme de Georges Plantagenêt, dit Duc de Clarence, sa belle-sœur...

Éliminer mon frère n'est pas la seule raison à mon envie de trône. La cause reste noble mais pas essentielle. Les enjeux sont aussi personnels, et ont pour forme la silhouette d'Isabelle Neville, ma belle-sœur.

Veuve inconsolable de mon frère Clarence...

Elle est aussi la fille de Richard Neville, comte de Warwick, un faiseur de roi. Le faiseur par excellence ; celui qui détient l'avenir de la couronne entre ses mains, par ses influences territoriales, ses amis princiers, locaux, et hors des frontières, le manipulateur hors norme, contrôlant dans les secrets d'alcôves, le futur d'un royaume.

Et Isabelle en est son joyau. Une beauté qui ferait fondre un cœur de fer comme le mien. Une merveille... astrale. Un diamant si poli qu'on s'y reflète à loisir, à l'excès, comme le portrait fascinant d'une muse immortelle.

Mon image opposée... mais complémentaire.

Monter sur le trône seul est d'un triste. Il me faut partager ce prestige, et une couronne ne brille uniquement qu'en charmante compagnie. La grâce populaire au bras du puissant.

Et son père, le faiseur de couronne, me confortera dans mon futur royaume, à mon image. La fille d'une main, le père de l'autre ; l'utile et l'agréable entre mes paumes, la coiffure de pierres précieuses sur la tête.

Le pouvoir absolu !

Je l'ai connu très jeune, dans un âge innocent. Je me souviens. Une petite fille douce, et déjà angélique, qui me souriait, tandis que les autres me fustigeaient du regard, alors que nous n'étions que des enfants. Le sien n'avait rien d'un jugement, il était sans préjugé, sincère, humain. J'ai pris très vite le rôle du souffre douleur de cette cour de garnements, déjà hautains, se sentant déjà supérieurs, à l'image de leurs parents.

Elle fut l'exception. Elle m'adressait la parole quand il nous arrivait de nous croiser, seuls ; des moments rares et précieux, fugaces souvenirs, impossible à oublier.

Sa voix. Un enchantement. Déjà à son âge, elle représentait la grâce d'une princesse, qui adulte serait devenue reine.

À défaut de l'avoir été auprès de mon frère Clarence, elle le deviendra à mes côtés.

Je n'ai jamais eu l'occasion de lui faire la cour ; à aucune femme quand j'y pense.

Mais, ayant le vent en poupe, je pourrais le faire aujourd'hui ; tenter ma chance, et lui offrir ce bras protecteur, qui cache cette main encore chaude du sang de son défunt mari. Lui déclarer ma flamme sur le tombeau de mon frère, quelle idée cocasse !

Elle a ce dont j'ai besoin, ce que j'ai perdu très tôt en cours de route : un éclat d'humanité, nécessaire pour gouverner le pays et son peuple.

Sans elle, je ne serai qu'un monarque sans diamant. Un roi de pacotille. Sa compagnie m'offrirait le consentement, et l'adoration d'un peuple parce qu'elle est belle, parce qu'elle est populaire, parce que son père manipule en sous-main la baronnie et leurs terres à sa convenance.

Mon mariage serait le symbole d'une réussite totale, une confiance utile envers un pays, qui a bien besoin d'être de nouveau gouverné, remanié, réveillé !

À nouveau conquérant.

Et sans le concours d'une gente dame aussi racée que ma belle-sœur, je ne parviendrais pas à toucher les âmes de mes futurs sujets, pour accomplir mes rêves, en mon royaume.

Mais, pour la faire Reine, il me faut évincer deux obstacles.

Ses enfants !

Scène 6

Les neveux

Couloir de la prison de la Tour de Londres.

Richard déambule entre les cellules.

Dans chacune d'entre elles, des ombres apparaissent... Princes. Couronnés, enfants...

Des marmots, futurs prétendant au trône qui, dans la lignée royale, l'obtiendraient avant moi. Un devenir qui ne peut être.

Il me faudra les faire disparaître, mais... différemment.

Nés princes, finis bâtards.

J'ai eu de la chance pour le père, mais joué aux dés n'est pas mon fort.

L'exil sera leur future maison. Ce sera moins barbare qu'une geôle à la Tour, bien que, sans leur mère à leur côté, la torture aura le même goût que la peur. Et j'aime la peur, surtout quand elle pose son linceul chez l'autre, sous la forme de mon ombre caressant leurs âmes déchues.

Mais, au-delà de la peur, c'est sa dépendance qui en fait son pouvoir. C'est son essence, son emprise, qui me porteront sur le trône.

Être craint offre des perspectives de puissance. Une puissance sans limite, sans obstacle ; une aura pourpre et sanglante ayant pour empreinte mon sceau royal, et pour goût le baiser de la mort, et de la renaissance.

J'ai hâte de régner.

J'entends d'ailleurs les râles de l'impuissance, de la maladie, de la torpeur.

Le Roi se meurt. Il ne passera pas la nuit, et va rejoindre mon frère...

Scène 7

L'enterrement

Nuit.

Forêt.

Une tombe à la va-vite, à même la terre. Une croix posée dessus.

Richard prie au-dessus du tombeau de fortune.

Le corps est encore chaud ; je sens sa chaleur remontée du ventre de la terre. Un être innocent qui n'eût comme seule faute d'être mon frère.

Les feuilles mortes le couvrent comme une couverture dans sa dernière demeure, dans l'anonymat de Dame Nature, dans l'oubli de l'Histoire dont il devait avoir sa place.

Peu de monde à son enterrement. C'est regrettable. Mais, quand la rumeur accuse de trahison un homme bon, un homme qui a fait tant pour le trône, et le pays, sa fin est de terminer au pire dans la fosse commune, ou mieux, au pied d'un arbre...

Le pire n'est pas le lieu où nos os finissent, mais le peu d'intérêts portés, à ses derniers sacrements, par ceux qui, jadis, fidèles et admiratifs de son auréole princière, lui ont tourné le dos, l'ont ignoré, l'ont effacé de leur mémoire, comme si leur ami, leur parrain, leur oncle, leur frère, n'avaient plus d'existence propre, même après sa mort.

C'est là d'ailleurs où l'on mesure la fidélité de son entourage. La trahison n'est pas toujours celle qui se voit, ou qui se pointe du doigt. Les apparences sont trompeuses et brillent par leur absence.

J'ai souvent été trahi, bien plus que le commun des mortels, par mon propre sang, et je n'en suis pas mort pour autant, plus malin que tous.

La trahison a le goût du thé au cyanure, qui, versé à petites doses, empoisonne l'âme aussi sûrement que le corps. Il se distille dans l'esprit pour le rendre aussi noir que mes pensées.

Mais c'est un travail au long court, dès la naissance.

Rejeté. Oublié. Écarté. À force, la trahison devient notre langage, dont nous devenons l'expert, et la médisance, son arme préférée.

La trahison n'est pas innée. Elle n'est pas de sang royal, et pourtant, elle devrait l'être tant elle se transmet de père en fils, de mère en fille, d'une couronne à une autre. Elle est une stratégie si commune en ce royaume qu'elle devrait avoir son sceau, son sceptre, ses armoiries !

Trahir, dans ma famille, n'est donc pas un acte de vengeance, mais simplement de l'éducation. Une image de marque. Une signature. C'est dans notre sang. C'est sa fureur indélébile ! Une rage qui ne peut s'épanouir qu'à coups d'épées, pour un coup d'État.

Mais, de toutes les armes que je connais, celle qui est ma préférence, celle qui me définirait le plus, c'est la manipulation. L'esprit est si malléable qu'on peut lui faire entendre n'importe quoi, sur n'importe qui, et n'importe quand.

Il suffit de lire l'envie de l'autre pour en faire son objet de contrôle, son arme en sous-main.

Le pouvoir commence avant tout en s'exerçant sur le jeu des apparences, en jouant avec le désir des autres, pour qu'ils nous mangent dans la main le moment venu.

Comme aujourd'hui. Un jour funeste, où dans les cendres du père et du fils, renaîtra un saint esprit, sous les traits d'un infirme, qui pleure leur disparition mais qui, seul, sourit à leur malheur.

Scène 8

Le bonheur

Scène nue.

Richard joue à la marelle, sur un damier où le « ciel » est à l'image d'un trône.

Le bonheur est souvent une image tronquée de la réalité. C'est un jeu pour enfant, un fantasme pour adulte. Un rêve inaccessible pour certain, une quête de toute une vie pour d'autres.

Pour moi, c'est une étoile ; la plus brillante, la plus pure, la plus attractive. Une attirance puissante. Un appel vers l'abîme, vers une obscurité lumineuse que je suis seul à voir.

L'atteindre est un chemin de croix, cheminé de granit, et de pierres volcaniques, coupantes, braisées, mais qui m'offrent une voie divine au relief d'un trône...

On pourrait voir cela comme une obsession, comme le marin désireux d'écouter le chant des Sirènes, malgré le danger qu'elles suscitent.

Un chant que l'on ne peut oublier ; l'harmonie du luth qui arrête le temps, et qui marque de ses cordes mon esprit insatiable et créatif. C'est une mélodie qui fait office de carte, et guide mes pas vers une destinée royale.

Mon bonheur est aussi limpide qu'un miroir, aussi clair qu'une eau pure, aussi étrange et énigmatique qu'une légende grecque.

Et, c'est le mien ! Il n'est à personne d'autres. Je l'ai choisi, et, ni vivants, ni fantômes, ne m'arrêteront pas dans ma course vers l'absolu, et ma recherche de puissance.

Mon destin n'était pas de devenir monarque, si j'avais suivi les branches de mon arbre généalogique. Il m'aurait fallu un miracle pour régner. Et, sans ma pugnacité, sans ma foi en mon jugement, en mes capacités à la planification, cette aventure apparaîtrait comme folle et grotesque. Mais, je ne laisserai pas mon destin se graver dans le marbre dans l'oubli des racines de cet arbre maudit, sans agir et faire en sorte que je devienne le tronc central.

Et ce parcours fait partie de mon bonheur. Il est ma rose des vents que j'ai décidé de prendre comme boussole, pour briser les chaînes familiales, devenir libre de mes choix, et d'être enfin aux commandes, sans qu'on me dicte quoi faire, sans être leur larbin à vie, jusqu'à ma mort.

Être moi. Être celui qui commande et non celui qui se fait commander.

Devenir mon propre maître. Que les rôles s'inversent...

Ce bonheur unique, personnel, deviendra l'exemple à suivre, marqué de mon anneau princier, et de son sceau révélateur.

Scène 9

L'anneau de pêcheur

Scène nue.

Richard marche à côté de son ombre qui a mesure se transforme sur le mur en arrière fond en différents personnages de pouvoir, ou de symboles, à travers l'Histoire...

Mais, pour y parvenir, il m'a fallu apprendre, avec un maître...

Et, quand on apprend, jeune, avec un faiseur de Roi, le dénommé Warwick Richard Neuville, le père d'Isabelle, ma future femme, on se découvre très vite des talents cachés. L'art de placer des pions devient un exercice facile, jusqu'à battre son maître à son propre jeu.

L'envie de pouvoir devient très vite un venin glaçant, habillant de son poison ma peau de Lord vaniteux ; c'est un péché, et un besoin si fort qu'il peut parâtre malsain, et pourtant révélateur.

J'aurai choisi la voix du Seigneur, je serai devenu Pape, tant cette croyance de déplacer les montagnes, d'accéder à l'impossible, fait partie de moi.

Pape... grand inquisiteur de la Foi ! Ça sonne bien à l'oreille, et porter l'anneau du pêcheur dans ses doigts déjà bien dorés ferait un trophée dès plus saillant.

Un pape infirme, on a vu pire. Une femme s'était bien fait passé pour ce titre religieux... Un trompe-l'œil dès plus ironique. Il va sans dire que les cardinaux ont vu rouge en l'apprenant.

Alors, se savoir sous les ordres d'un handicapé, ils mangeraient leur calotte rouge.

Et puis Pape, comme Roi, leurs fautes sont si grandes, leurs péchés si impardonnables, que pour s'en laver les mains il faudrait devenir Dieu...

.../... (fin de l'extrait)

Pour en savoir plus, veuillez envoyer un mail à fxt.art@gmail.com en indiquant votre nom, votre profil théâtral (prod', metteur en scène, comédien, pro, amateur, et le projet que vous contez faire avec ce texte).